

LE
CABARET

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Le cabaret / Marylène Pion

Nom : Pion, Marylène, 1973- , auteure

Identifiants : Canadiana 20190033479 | ISBN 9782897833534

Classification : LCC PS8631.I62 C33 2020 | CDD C843/.6–dc23

© 2020 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Anouk Noël

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2020

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

MARYLÈNE PION

LE
CABARET



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure chez Les Éditeurs réunis

Rumeurs d'un village

1. *La sentence de l'Allemand*, 2019
2. *L'heure des choix*, 2019

Le grand magasin

1. *La convoitise*, 2017
2. *L'opulence*, 2017
3. *La chute*, 2018

Les secrétaires

1. *Place Ville Marie*, 2015
2. *Rue Workman*, 2015
3. *Station Bonaventure*, 2016

Les infirmières de Notre-Dame

1. *Flavie*, 2013
2. *Simone*, 2013
3. *Évelina*, 2014
4. *Les Nursing Sisters*, 2014

Flora, une femme parmi les Patriotes

1. *Les routes de la liberté*, 2011
2. *Les sacrifices de l'exil*, 2012

«*Hello suckers!*»

(1884-1933)

1

Assis confortablement sur la banquette arrière de la Graham Paige de couleur grise, Ian profitait du luxe qu'offrait la voiture, bien calé dans le siège arrière moelleux. Son père avait toujours eu du goût pour les voitures, et celle-ci n'échappait pas à sa propension à s'entourer de luxe. Contrairement à lui, Malcolm Hughes était un investisseur avisé et il n'avait pas perdu un sou lors de l'effondrement de la Bourse en 1929. Pour Ian, il en était tout autrement. Il avait perdu une somme considérable dans les quelques investissements qu'il avait osé faire. Au début de la trentaine, il revenait à Montréal sans presque rien dans les poches.

L'homme chercha des yeux le chauffeur sans l'apercevoir. Il y avait déjà un moment qu'il était parti. Ian se désennuyait en observant les passants quitter la gare. C'était lui qui, quelques semaines auparavant, avait cherché un taxi près des larges portes de la station de trains. Il était venu passer quelques jours à Montréal après qu'il ait reçu un télégramme l'informant du décès de son père. Malgré la brouille qui avait subsisté avec son père, il avait décidé de venir lui rendre un dernier hommage. Son regard se perdit dans le mouvement des gens qui venaient probablement rejoindre des membres de leur famille. Lui, personne ne l'attendait à Montréal, songea-t-il avec tristesse.

Lors de ce bref séjour, quelques semaines auparavant, une surprise l'attendait : malgré le conflit qui les avait séparés depuis tellement d'années, son père lui avait cédé par testament tous ses biens. Dans le cabinet du notaire, Ian avait été tenté de refuser l'héritage, non seulement par fierté, mais surtout par pure bravade face à cet homme qu'il n'avait jamais réussi à comprendre parfaitement. Malcolm n'avait pas accepté son besoin de s'installer à New York pour fonder sa propre affaire. Il n'avait pas compris non plus pourquoi son fils avait investi tous ses avoirs dans un cabaret de Harlem. Ils ne s'étaient jamais vraiment entendus tous les deux et le départ de Ian pour New York avait brisé les derniers liens qui les unissaient.

Lorsque Ian avait ouvert le Leisure's Club, le cabaret avait connu le succès dès son ouverture, mais la loi de la prohibition adoptée en 1920 était venue compliquer la vocation de l'établissement. Avec la prohibition, le Leisure's, qui offrait de l'alcool aux clients, devenait un bar clandestin. Ian avait dû avoir recours à des *bootleggers* afin de réussir à s'approvisionner en alcool. Ces contrebandiers étaient appelés ainsi, parce qu'ils cachaient des bouteilles d'alcool dans leurs bottes. Avec la prohibition, le prix de l'alcool était exorbitant, sans compter les pots-de-vin qu'il devait verser pour que les autorités détournent le regard de son *speakeasy*. Ian sourit en pensant à ce nom ridicule utilisé pour parler des bars clandestins. Il venait du fait que les patrons devaient demander aux clients de parler doucement lorsqu'ils demandaient de l'alcool. Le Leisure's Club, comme dans la plupart des autres bars clandestins, opérait derrière une façade dissimulée et possédait une sortie secrète derrière l'établissement en cas de descente de police. Ce stratagème permettait aux clients de fréquenter l'endroit en toute quiétude. En plus des contrebandiers à payer, Ian devait soudoyer les autorités pour qu'elles ferment les yeux sur ses pratiques. La concurrence était

féroce et les dettes s'étaient accumulées rapidement, de sorte que Ian songeait même à fermer son cabaret. Depuis presque dix ans, il se débattait pour tenter de garder son commerce à flot, mais plus les difficultés se succédaient, plus l'envie de persévérer s'amenuisait.

C'était le cœur rempli d'espoir et d'enthousiasme qu'il avait quitté Montréal en 1919 avec l'idée de bâtir une affaire rentable. Un peu plus de dix ans plus tard, il revenait de New York amer et avec le sentiment d'avoir échoué, ce qui donnait raison à son père qui n'avait jamais cru en lui et lui avait répété qu'il était un piètre homme d'affaires. Ses derniers déboires financiers avec le Leisure's Club et la somme considérable qu'il avait perdus lors du krach de 1929 l'avaient incité à revoir son avenir.

Après les funérailles de son père, lorsque Ian était retourné à New York, il avait beaucoup réfléchi. Tant que la prohibition existerait, jamais il ne réussirait à rendre son établissement rentable. Les dettes apparaissaient désormais trop nombreuses pour qu'il espère s'en sortir. L'héritage de son père représentait probablement la seule chance de reprendre sa vie en main. New York ne lui avait apporté que déception depuis son installation, peut-être que Montréal serait plus clémente avec lui?

C'est avec cette idée en tête qu'il avait vendu à un prix dérisoire sa résidence sur la Cinquième Avenue et qu'il avait fermé définitivement le Leisure's. Plus rien ne le retenait à New York et il avait décidé de plier bagage et de repartir à zéro en revenant dans sa ville natale. Peut-être que le temps permettait de réduire l'amertume qu'il ressentait devant son échec cuisant?

Ian regarda sa montre. Il commençait à s'impatienter, le chauffeur aurait dû être de retour. À regret, il décida finalement de quitter le confort du véhicule en marche et referma

son pardessus pour se réchauffer. Il avait toujours détesté les hivers froids et humides montréalais. Enfonçant sa tête dans le col de son manteau pour se protéger du vent cinglant et des flocons de neige qui s'étaient mis à tomber, Ian fit quelques pas en direction de la gare pour aller à la recherche du chauffeur. Il l'aperçut parmi les passants qui revenaient d'un pas rapide, les bras croisés. Ian n'attendit pas plus longtemps à l'extérieur et retourna en vitesse dans la voiture. Le chauffeur le rejoignit rapidement en se frottant les mains.

— Le wagon contenant vos effets personnels n'était pas encore déchargé. Comme votre trajet depuis New York a sûrement été harassant, j'ai pris l'initiative de faire livrer un peu plus tard les malles à votre résidence, monsieur Hughes.

— Parfait. Dans ce cas, nous pouvons partir.

Ian redoutait le moment où il retournerait dans la maison familiale. Lorsqu'il avait assisté aux funérailles de son père, il était descendu dans un hôtel, ne souhaitant pas y remettre les pieds. Il s'était rendu directement à l'église, puis était reparti immédiatement après la cérémonie, soulevant l'étonnement de ceux qui étaient réunis pour honorer la mémoire de son père.

Du plus loin qu'il se souvînt, la résidence familiale ne lui avait jamais paru accueillante. Elle était située sur l'avenue Braeside. Son aspect cossu exposait la richesse de ses occupants et laissait présager leur bonheur, mais à l'intérieur, il en était tout autrement. Seuls quelques agréables souvenirs lui venaient quand il pensait à ce lieu et ils le ramenaient au jour heureux où sa mère vivait. Son père avait fait construire ce manoir de brique en 1912 et sa mère n'avait pu en profiter que deux misérables années. Ian y avait grandi esseulé, sans la présence reconfortante de son père qui préférait faire son deuil en travaillant et en

s'éloignant de la maison. Dès qu'il avait eu vingt et un ans, Ian avait encaissé l'argent que sa mère lui avait laissé et avait quitté sans se retourner cette maison où il avait été si malheureux. Son père s'était à peine rendu compte de son départ, trop occupé à gérer ses affaires.

Ian reporta son attention sur le paysage pendant que la voiture se fauflait dans les rues. Il croisa quelques passants emmitoufflés dans leurs manteaux. Pendant toutes ses années où il avait habité New York, il en était venu à oublier les rigueurs de l'hiver montréalais. Ian serra son pardessus, il n'était pas fait pour affronter les températures extrêmes qui s'en venaient. Dès qu'il serait installé, il devrait remédier à la situation en se procurant des vêtements plus chauds. Que lui réservait 1930 ? Il n'en avait aucune idée. Janvier commençait à peine et les temps froids pouvaient parfois perdurer jusqu'en mars ! New York ne se situait pourtant qu'à une dizaine d'heures en train de Montréal, mais l'hiver s'avérait plus clément dans la métropole américaine. Ce froid humide pénétrant lui faisait presque regretter sa décision de revenir dans sa ville natale.

La voiture tourna sur place Braeside et remonta la pente jusqu'au bout de la rue. Ian pouvait apercevoir derrière les grilles la maison qu'il redoutait tant. La grille qui entourait le domaine était fermée et le chauffeur descendit du véhicule pour l'ouvrir avant de s'engager dans l'allée. Le chauffeur s'arrêta devant la porte d'entrée nichée en haut d'un imposant escalier de pierre. Ian s'arrêta quelques instants pour contempler la majestueuse demeure des Hughes qui lui appartenait à présent. Peut-être aurait-il mieux valu qu'il s'en débarrasse et qu'il en trouve une autre afin de chasser les mauvais souvenirs qu'il en avait ? C'est du moins ce à quoi il songeait en posant le regard sur la sublime construction.

Ian resserra son pardessus trop mince afin de se réchauffer et gravit l'escalier. Pour le moment, elle lui faisait office de maison et il réfléchissait à l'avenir de la demeure un autre jour. Pour le moment, il lui tardait de se réchauffer. Il s'arrêta quelques instants devant la large porte, se demandant s'il devait frapper ou tout simplement entrer. Il était chez lui après tout ! Il poussa donc la porte et trouva Isaac, le majordome, qui l'accueillit dans le vestibule.

— Bienvenue chez vous, monsieur Hughes.

Isaac tendit les bras pour prendre les effets personnels de son nouveau patron. Ian se débarrassa rapidement de son manteau, de son chapeau et de ses couvre-chaussures.

— Monsieur a fait un bon voyage ?

— Oui, Isaac, je suis heureux de vous revoir !

Ian tendit la main au majordome qui hésita quelques secondes avant de lui rendre la pareille.

— Ça fait si longtemps, monsieur Hughes.

— Effectivement.

Un silence gênant s'installa pendant quelques secondes entre le domestique et le nouveau maître des lieux. Isaac avait suspendu le pardessus sur le portemanteau près de la porte. Il s'avança pour sortir du portique et Ian le suivit d'un pas incertain.

— Je vais aviser la cuisinière de vous préparer du thé. Un feu vous attend dans le foyer de la bibliothèque si vous souhaitez vous réchauffer. Sinon, je peux vous conduire à votre chambre si vous préférez vous reposer avant que le repas soit servi.

— Je vais prendre le thé dans la bibliothèque.

— Laissez-moi vous y accompagner.

Isaac le précéda, en profitant pour expliquer qu'il s'était assuré que la maison se trouve dans un état impeccable pour son arrivée. Il s'arrêta devant la porte de la bibliothèque qu'il ouvrit avant de céder le passage à Ian. Avec politesse, il lui dit :

— C'est bon de vous revoir, monsieur.

Pour la première fois depuis son arrivée à Montréal, Ian sourit. L'homme dans la soixantaine avancée avait toujours travaillé au service de la famille Hughes. Ian était convaincu qu'il n'avait jamais mis les pieds en dehors de l'île de Montréal. Un feu accueillant brûlait dans l'âtre. Ian s'en approcha pour se réchauffer.

— Je n'avais pas souvenir qu'il faisait aussi froid en janvier.

— C'est si différent de New York?

— Il neige à New York, mais le froid est beaucoup moins mordant. Je devrais me réhabituer rapidement. Avec des vêtements plus chauds, je supporterai beaucoup mieux l'hiver. Après tout, il ne peut pas durer toujours!

— Le printemps reviendra, monsieur. Il s'agit d'une certitude.

Ian parcourut du regard la pièce qui l'avait toujours beaucoup impressionné. Les murs étaient couverts d'étagères contenant des ouvrages de fiction ainsi que de référence. Son père avait toujours été amoureux des livres et sa bibliothèque bien garnie constituait une de ses plus grandes fiertés. L'autre demeurait sans contredit les conquêtes amoureuses qu'il avait cumulées. Sur ce point, Ian lui ressemblait et cette constatation l'attrista. En aucun cas, il n'avait désiré ressembler à Malcolm Hughes. Ian chassa la pensée désagréable et se concentra sur les rayonnages

de la bibliothèque. Il se souvenait des moments où, enfant, il s'installait dans un des fauteuils de cuir marron et passait des heures à lire les livres de Jules Verne ou d'Alexandre Dumas. Les boiseries et les rideaux de velours marine conféraient un aspect feutré à la pièce qui restait somme toute chaleureuse. La chaleur du foyer procura un moment de réconfort à Ian. Sur le manteau de la cheminée se trouvaient une photo de lui enfant ainsi qu'un portrait de sa mère. Il ne put s'empêcher de prendre le cadre et de l'approcher pour le regarder attentivement.

— Votre père a tenu à garder ces photos sur le manteau de cheminée. J'ai toujours trouvé ce portrait de votre mère magnifique. Vous lui ressemblez de plus en plus en vieillissant.

Comme pour s'en assurer, Ian observa son reflet dans le miroir placé au-dessus du foyer. Il ne pouvait qu'être d'accord avec cette affirmation, il avait les cheveux et les yeux aussi foncés que ceux de sa mère. Sur le portrait, Nora Walsh Hughes, un sourire énigmatique sur les lèvres, fixait l'objectif de ses iris presque noirs. Les yeux de Ian se brouillèrent, elle lui manquait tant ! Les souvenirs de cette femme effacée entièrement dévouée à son fils et à son mari refaisaient surface. La tristesse s'empara de lui en pensant que sa mère avait connu la trahison de l'homme qu'elle aimait, mais qui avait manifesté un vif intérêt pour les autres femmes. Sa mère avait donc jeté son dévolu sur Ian pour oublier les tromperies de son mari. Isaac le ramena au moment présent :

— Tout à l'heure, si vous le désirez, je vous ferai faire le tour de la maison.

— Quelle bonne idée ! Je compte sur vous pour que vous me présentiez les membres du personnel.

— À part Théodore, le chauffeur, que vous avez déjà rencontré tout à l'heure, il n'y a que Madeleine que vous ne connaissez pas. Elle est la nièce de M^{me} Larose, la cuisinière qui se trouvait déjà au service de votre père quand vous habitiez ici. Elle l'assiste aux fourneaux et elle est aussi désignée comme bonne.

— Dans mon souvenir, il y avait beaucoup plus de gens qui travaillaient au service de mon père.

— Vous avez raison. Mais avec la crise, monsieur votre père avait délibérément choisi de réduire son personnel.

Ian reporta son attention sur le feu qui brûlait dans la cheminée. Puis il se souvint de ses bagages qui se trouvaient probablement encore à la gare.

— Théodore m'a dit que mes bagages seraient livrés ici. Pouvez-vous vérifier, Isaac ?

— Bien entendu, monsieur, je vais prévenir M^{me} Larose que vous prendrez du thé et je vais téléphoner moi-même à la gare.

Isaac salua Ian de la tête avant de le quitter. Ian demeura encore quelques instants près du foyer, puis trouva refuge dans un des fauteuils en cuir. Il s'y installa confortablement, se délestant de ses tracas des derniers jours. Son père s'était toujours montré prudent dans ses finances et même pour ses dépenses personnelles. C'était ce jugement qui avait manqué à Ian au cours des dernières années. Malgré tout, cela le rendait maussade de penser que Malcolm Hughes calculait tout, même l'amour qu'il donnait à ses proches. Ian ferma les yeux pour essayer de chasser les paroles de son père qui lui avait dit, la veille de son départ pour New York, qu'il doutait de ses capacités de mener à bien quelque affaire que ce soit. La vie s'était chargée de cet homme arrogant, foudroyé par une crise cardiaque. Il laissait

une fortune considérable à ce fils en qui il n'avait pas confiance. Ian ne pouvait plus lui montrer de quoi il était capable, mais il était habité d'une rage intérieure qui le poussait à vouloir réussir en affaires.

La chaleur qui se dégageait du foyer lui apporta un peu de réconfort. Cette maison lui paraissait soudainement moins hostile maintenant que son père n'y était plus.

* * *

Ian suivit Isaac et parcourut les trois étages de la luxueuse résidence. Le majordome se fit un honneur de commenter les pièces. Les boiseries, les planchers de bois et les tapis les recouvrant apportaient de la somptuosité à chacune d'entre elles. Malgré tout, Ian les trouvait un peu trop sombres en raison des lourds rideaux de velours qui empêchaient la lumière extérieure de filtrer. La décoration trop chargée conférait à l'ensemble un aspect lugubre que Ian n'affectionnait pas. Peut-être qu'en engageant des ouvriers, il pourrait redonner le lustre d'antan à cette résidence poussiéreuse et triste? S'il y avait bien un aspect qui lui manquerait de sa résidence de la Cinquième Avenue, à New York, était la vue qu'il avait sur Central Park et la superbe luminosité des pièces.

Debout au milieu du grand salon, Ian eut une envie soudaine de tout vendre et de retourner à New York. Cette maison, Montréal et ses habitants lui apparaissaient hostiles malgré la bienveillance d'Isaac. Pour peu, il serait reparti immédiatement. Une boule dans la gorge, il s'approcha des lourds rideaux qu'il ouvrit pour jeter un œil à l'extérieur. Les dernières lueurs du jour brillaient sur la ville. La vue avait toujours été impressionnante. Les immenses fenêtres s'ouvraient sur Montréal. Il aperçut la terrasse où il ferait sûrement bon voir se coucher le soleil par

un beau soir d'été. Ian resta de longues minutes à contempler le paysage urbain couvert de neige. Bientôt, le printemps reprendrait ses droits et les feuilles garniraient de nouveau les arbres dénudés. Ian pourrait s'installer sur la terrasse qui dominait la métropole et capter enfin les chauds rayons du soleil. Il devrait réfléchir dans les prochains jours : garderait-il la maison ou chercherait-il autre chose à acheter ? Isaac se tenait en retrait, le laissant découvrir la dernière pièce dans laquelle il l'avait conduit.

— Votre père n'a pas donné beaucoup de réceptions ici après votre départ, monsieur. Il préférerait accepter les invitations plutôt que de convier des gens chez lui. Le manque de personnel explique la poussière dans les pièces les moins occupées de la maison. Madeleine tente d'y remédier du mieux qu'elle peut, mais elle a aussi pris soin de votre père peu de temps avant sa mort. Nous avons restreint les allées et venues dans la maison, ne nettoyant que les pièces qui étaient utilisées. Maintenant que vous êtes revenu, Madeleine est avisée qu'elle devra faire le ménage partout.

— Rien ne presse, je ne sais pas encore combien de temps je resterai ici.

— Parce que vous songez à repartir ?

Ian regardait toujours dehors. Il ne répondit pas à la question du majordome. Isaac regretta de ne pouvoir déchiffrer ce qui se passait dans la tête de son nouveau patron. En même temps, l'attitude de M. Hughes lui rappelait qu'il n'était qu'un simple domestique. Même s'il connaissait Ian depuis sa naissance, même s'il avait offert de loyaux services à la famille Hughes pendant presque quarante ans, la précarité de son emploi lui revint en plein visage. Ian Hughes pouvait décider de le garder

ou non, auquel cas il aurait à se trouver un autre emploi pour subvenir à ses besoins. Il avala péniblement sa salive avant de lui dire :

— Si nous allions à la cuisine ? M^{me} Larose a vraiment hâte de vous revoir et elle préférerait ne pas quitter ses chaudrons. Elle s'efforce de vous préparer un excellent repas pour ce soir.

Ian referma les lourdes tentures et suivit Isaac.

— Cette maison est très grande, mais elle s'est toujours montrée accueillante quand vos parents y habitaient. Je suis persuadé que vous pourriez y tenir de fabuleuses soirées. L'été, la piscine est tellement attirante, vous apprécierez, j'en suis certain.

Ian acquiesça, l'air dubitatif. Il lui en fallait un peu plus pour le convaincre du bien-fondé de s'installer définitivement ici. Isaac poussa la porte de la cuisine. Leur tournant le dos, M^{me} Larose brassait énergiquement un mélange dans un plat. Elle donnait des ordres à une femme maigre près d'elle. En entendant les pas d'Isaac et de Ian, elle se retourna et porta une main à son cœur.

— Monsieur Ian ! C'est bien vous ?

— En chair et en os, madame Larose !

La dame rondelette déposa son bol et s'essuya les mains sur son tablier avant de se précipiter vers le nouveau venu.

— Je ne sais pas si je vous aurais reconnu, monsieur Ian ! Vous avez tellement changé !

Elle lui tendit la main qu'il serra aimablement.

— Madeleine, viens ici, ma fille !

La femme, qui paraissait avoir la trentaine, s'approcha à son tour et inclina la tête.

— Madeleine est ma nièce de cœur ! C'est la fille du frère de mon défunt mari. Je l'ai prise sous mon aile à la mort de ses parents. Elle travaille ici depuis quelques années déjà. Elle m'aide à la cuisine, mais surtout, elle s'occupe de la maison. N'hésitez pas si vous avez des questions ou des recommandations pour elle.

Madeleine se contenta de hocher la tête en silence, mal à l'aise. Rapidement, elle retourna près du four où un chaudron commençait à déborder.

— Le souper devrait vous être servi d'ici une demi-heure, monsieur Ian.

Les bonnes odeurs qui se dégageaient de la cuisine rappellèrent à Ian que son dernier repas remontait à sa présence dans le train. Son estomac gargouilla en songeant au succulent repas qu'il dégusterait bientôt. M^{me} Larose avait toujours été une cuisinière émérite.

— Vous devriez récupérer vos malles sous peu, monsieur, lui dit Isaac. Je me suis assuré que Théodore retournerait à la gare pour en prendre possession au lieu de les faire livrer par n'importe qui. En attendant que le repas soit prêt, Madeleine peut monter vous faire couler un bain. Il y a un peignoir propre et quelques vêtements dans votre penderie. Ce sont ceux de votre père, mais ils devraient vous convenir.

Ian aurait riposté, mais s'il était affamé il commençait aussi à être fatigué. Il pouvait bien porter les vêtements de son père pour une soirée. Dès le lendemain, il récupérerait les siens.

— Je vais accepter la proposition d'un bain chaud avant de manger, Isaac.

Madeleine délaissa ses chaudrons et se précipita hors de la cuisine.

— Votre repas sent délicieusement bon, madame Larose. Je suis certain que je vais me régaler.

* * *

Repu, Ian, installé dans son lit, se préparait à sombrer dans le sommeil. La chambre était spacieuse, et un feu allumé dans l'âtre la réchauffait. Cette chambre où il avait passé de longues nuits à penser à sa mère quand il était plus jeune représentait maintenant un refuge pour clore cette longue et harassante journée. Il n'avait pas voulu prendre la chambre principale, celle appartenant jadis à son père. L'accueil d'Isaac et de M^{me} Larose avait été des plus chaleureux. Ils agissaient avec lui comme s'il avait quitté la maison la veille, à l'affût de ses moindres besoins. En s'endormant ce soir-là, il pensa qu'il finirait peut-être par se plaire dans cette maison.